Au XVIIIe siècle, la gravure se met aux vers

Pierre Wachenheim

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/678>

DOI : 10.4000/estampe.678

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 84-87

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Pierre Wachenheim, « Au XVIIIe siècle, la gravure se met aux vers », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 249 | 2014, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/678> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.678>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

AU XVIII^e SIÈCLE, LA GRAVURE SE MET AUX VERS

W. McAllister Johnson, *Versified Prints : a Literary and Cultural Phenomenon in Eighteenth-Century France*, Toronto, University of Toronto Press, 2012, XI-131 pages, 110 pl. hors texte. ISBN 978-1442642850.

Pierre Wachenheim

Professeur émérite d'histoire de l'art à l'université de Toronto, spécialiste de la gravure, William McAllister Johnson a consacré une partie de ses recherches au XVIII^e siècle français. Il a notamment rédigé le catalogue d'exposition sur les morceaux de réception gravés de l'Académie royale de peinture et de sculpture (1982) et édité la correspondance d'Hugues-Adrien Joly, garde du Cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi avec Carl-Heinrich von Heineken, son homologue à Dresde et historiographe de la gravure (1988). Il s'est par ailleurs particulièrement intéressé à la lettre de l'estampe, sujet auquel il a consacré plusieurs articles de sa bibliographie¹. Dans son dernier ouvrage, l'auteur profite de la familiarité acquise au contact des collections de gravures de la BnF pour mettre en lumière un aspect marquant de l'estampe française du XVIII^e siècle : la présence récurrente, au bas des planches, de vers associés à l'image².

C'est à partir de ce constat, que tout chercheur ou curieux d'estampes peut partager, que McAllister Johnson brosse un panorama de cette pratique et surtout propose une approche méthodologique. Selon l'auteur, ce phénomène connaît une efflorescence marquée dans la première moitié du siècle, avec notamment les pièces gravées d'après Lancret et Chardin. Bien qu'elle concerne tous les types d'estampes, de la production savante et fine jusqu'aux planches les plus populaires et modiques, et tous les domaines – portraits, genre, histoire, caricature, etc. –, la présence de vers au bas des cuivres demeure un sujet encore assez inexploré. Cet élément, littéralement à la marge de la gravure, est en effet difficile à appréhender et à identifier, car nombre de ces vers ne sont pas signés, ou de simples initiales, et restent non attribués. Il n'en existe aucun répertoire ni même aucune manière didactique de les aborder. La plupart des catalogues ou inventaires, anciens ou actuels (cf. *IFF* ou *Hollstein*), n'en donnent que des retranscriptions tronquées ou des mentions lapidaires : « avec x vers au bas ». Pour le XVIII^e siècle, les pratiques du collectionnisme ont certainement contribué à ce désintérêt, en survalorisant la notion d'exemplaire avant la lettre, alors que les vers se lisent sur l'épreuve définitive. Et lorsque celle-ci est observée, on se concentre en priorité sur les signatures du dessinateur, du graveur et de l'éditeur. S'il convient donc

1. « "Serveur, Élève et Ami" : Some Print Dedications and Printmakers in 18th-Century France », *Gazette des Beaux-Arts*, VI, CXI, janvier-février 1988, p. 49-54 ; « Le Bas et Madame de Pompadour : dépenses et protocole autour de l'estampe dédiée au XVIII^e siècle », *Nouvelles de l'estampe*, n° 162, déc. 1998-fév. 1999, p. 51-54 ; « L'estampe en France au XVIII^e siècle : Titre ou absence de titre », *Nouvelles de l'estampe*, n° 230, mai-juin 2010, p. 16-18.

2. L'auteur avait auparavant consacré un article à cette question : W. McAllister Johnson, « Petits métiers d'autrefois : les versificateurs d'estampes en France au XVIII^e siècle », *Le vieux papier*, n° 30, octobre 1985, p. 377-384.

III. 1. François-Bernard Lépicié, d'après Chardin, *La Gouvernante*, 1739. BnF, Est. Hennin 8340.

de changer de tropisme pour prendre en compte l'état final d'une estampe, les épreuves d'artiste ne sont cependant pas négligées puisque, souvent annotées, elles demeurent une source essentielle d'information. Les vers constituent un cardinal dans la connaissance de la gravure. Ils s'inscrivent au cœur même de l'économie de l'estampe, de sa production comme de sa réception.

Devant l'étendue du corpus concerné, un phénomène qu'il qualifie lui-même d'« effrayant », l'auteur, dans ce court essai largement illustré et complété de plusieurs index ainsi que de notes bien documentées, propose une sorte de manuel pratique à travers diverses études de cas. De cet ensemble, se détachent trois principaux axes de réflexion.

Le premier concerne les vers envisagés sous une dimension matérielle et technique au sein de la gravure : « *The study of versified prints is fortunately not dependent on archives. [...] Study emanates from the prints themselves, [...]* » (p. 11). Dans une approche qui nous semble à rapprocher, *ceteris paribus*, de la conception de la *bibliographie matérielle* défendue par Wallace Kirsop, l'auteur replace l'estampe française dans sa dimension d'entreprise commerciale. En tirant le fil des vers, le chercheur met en lumière la fabrique des estampes et les relations qui unissent le poète, le graveur et l'éditeur³. Dans cet art à plusieurs mains,

3. L'auteur attire l'attention sur le rôle de graveurs éditeurs entrepreneurs, tels Nicolas (III ou IV) de Larmessin (1684-1755) et Jacques-Philippe Le Bas.

III. 2. François-Bernard Lépicié, d'après Rubens, *Tomiris et Cyrus (Satia te sanguine quem semper sitisti)*. BnF, Est. CC-30-fol.

il s'agit d'organiser l'espace restreint au bas du cuivre qui reçoit aussi le titre, les signatures et éventuellement la dédicace. Les versificateurs, dont le travail intervient à la fin du processus de production, font partie intégrante de l'économie de l'estampe ; ils en constituent un « petit métier » (en français dans le texte), inséparable des graveurs en lettres. Travaillant d'après l'image, ces versificateurs sont pour certains identifiés comme François Gacon (1667-1725), C. Moraine (ill. 43), ou Pierre-Charles Roy (1683-1764), spécialiste de Lancret. Certains graveurs ont eux-mêmes écrit les vers destinés à leurs propres planches, c'est le cas de Bernard-François Lépicié interprète de Chardin (ill. 35), ou de Rubens pour Duchange (ill. 88). Les vers s'inscrivent dans la stratégie commerciale des éditeurs des gravures. Lorsque celles-ci sont annoncées dans les journaux, entre autres le *Mercure*, ou les correspondances, leurs vers sont mentionnés. En l'absence de l'image, ils sont censés la décrire ; ils la « vendent » avant même qu'elle ne soit vue, particulièrement lorsqu'elle est acquise par correspondance.

Le deuxième fil conducteur qui sous-tend l'essai sur les *Versified Prints* est celui de la relation particulière image/texte qui caractérise le médium gravure doté de sa *lettre*, plus profondément encore que tous les autres arts visuels. Dans les gravures d'interprétation où la présence des vers oriente a posteriori la lecture du regardant, ou dans les planches originales, pour lesquelles ils sont conçus en même temps, texte et image dialoguent en complémentarité. L'auteur rappelle qu'il y a un siècle l'historien de la gravure François Courboin relevait déjà l'analogie dans l'effet esthétique – texte et image en miroir – engendré par les vers au bas d'une planche et le cul-de-lampe sur la page du livre.

C'est au moyen d'une vingtaine de cas pratiques que l'auteur examine cette relation protéiforme. Sont ainsi notamment abordées des questions comme la disjonction ou non entre texte et image lorsque les planches sont copiées ou réduites, l'éventuelle traduction des vers d'un pays à l'autre, la réutilisation des mêmes vers

dans des compositions distinctes, le cas des planches en pendants, l'usage de vers en forme de compliments adressés à un artiste, la pratique des amateurs versifiant leurs propres œuvres, le rôle de la censure, etc.

Les œuvres de certains artistes semblent se prêter davantage que d'autres aux rimes. C'est le cas de près de la moitié des planches gravées d'après Chardin ou de presque toutes celles d'après Lancret. L'enjeu de ces vers est alors discuté : sont-ils simplement juxtaposés ou adjoints à l'image pour interagir avec elle ? Ce questionnement ouvre une réflexion plus vaste sur la notion d'ekphrasis pensée au XVIII^e siècle et sur la façon dont, aujourd'hui, l'historien de l'art fait face aux images. Les vers exemplifient la problématique même de la *description* : comment verbaliser le visuel ? Les vers *décrivent*-ils l'image ou bien en dispensent-ils au contraire quand ils sont par exemple rapportés dans une annonce commerciale ; en fournissent-ils le sujet, ou en proposent-ils une sorte de glose morale ?

Le livre de W. McAllister Johnson réinscrit également le succès des estampes versifiées en France au XVIII^e siècle dans un contexte singulier : celui d'une société adonnée à la métromanie. La poésie est alors un moyen d'expression populaire et une pratique culturelle majeure. Les journaux sont remplis de vers dédiés à des personnalités, en lien avec des événements politiques ou avec toute nouveauté (cf. les aérostats). Les vers circulent oralement sous forme de chansons et d'épigrammes, souvent frondeuses, mais aussi en billets manuscrits recopiés. Cela se produit dans le cadre semi-public des salons, selon une politesse de la diffusion des vers, ou bien publiquement, quand ils sont affichés au Louvre, au bas des œuvres exposées lors du salon de l'Académie royale. Les tailles-douces annoncées par la presse ou nouvellement accrochées aux éventaires de la rue Saint-Jacques ne manquent d'exciter la *muse éclopée* (ill. 110) – pour emprunter le sujet de l'eau-forte de Caylus – de multiples rimailleurs pris par l'irrépressible nécessité de donner au public des « vers pour mettre au bas d'une estampe ». À travers le médium de l'image, l'estampe offre ainsi une large accessibilité aux vers qui – motivation certaine pour les versificateurs – touchent un tout autre public que celui du livre, selon un mode d'exposition tout différent et d'une manière peut-être plus pérenne : « [...] *versified prints will be seen as the intersection of two of the most popular modes of expression of the Ancien Regime* » (p. 67).

À travers la présentation de nombreux exemples, cette étude vise à soulever un certain nombre de questions, à mettre en lumière différentes approches possibles et ouvrir des pistes pour les chercheurs, autour d'un phénomène culturel et artistique considérable. « *The question remains whether the accumulation of case studies of given prints can ever lead to a grand synthesis as opposed to a repertory of instances mainly of use as enhancement for differential studies. Even this represents a step in the right direction* » (p. 55).

Si l'on ne peut qu'être séduit par cet essai pionnier, on nous permettra deux remarques. La pratique des estampes versifiées qui connaît une efflorescence singulière en France au XVII^e siècle, dépasse cependant largement ce cadre. En ce sens, et même si ce n'est pas le propos de cette publication, une contextualisation à l'échelle de l'histoire française et européenne de la gravure, même rapide, pourrait sembler utile au lecteur non spécialiste. Enfin, le renouvellement des études littéraires et historiques sur le XVIII^e siècle – on pense ici aux ouvrages consacrés aux *Cris de Paris* par Vincent Milliot, au *persiflage* par Élisabeth Bourguinat, à la parole populaire par Arlette Farge, aux salons, etc. – suggère d'envisager la question des vers sous une approche pluridisciplinaire, ou de s'inspirer des observations développées à partir de ces corpus parallèles. Riche et stimulant, l'ouvrage de W. McAllister Johnson invite les historiens de la gravure, et au-delà tous les curieux d'estampes, à ne plus négliger les vers au bas des estampes, mais à les considérer désormais avec attention, comme des documents historiques. Les *versified Prints* transmettent ainsi une image avec la voix de leurs créateurs, non seulement à leurs contemporains mais à la postérité. « *The best example and definition of versified prints; while we read their texts, they speak to us through the ages* » (p. 62).